

# Après Fukushima

Christian Soleil





« La vraie vie est absente et nous ne sommes pas au monde. »

(Arthur Rimbaud, Une Saison en Enfer).

« Cet endroit moderne et lumineux est bel et bien le royaume des morts. »

(Kenzaburo Ôe).



## **Vendredi 10 août 2012.**

Je ne suis pas retourné au Japon depuis les événements de mars 2011. J'étais rentré de Tokyo en janvier. J'avais laissé un pays souriant, apaisé, conscient des risques permanents que lui font courir les errances gigantesques des plaques tectoniques mais sans angoisse particulière. Akira m'avait salué avant mon départ pour l'aéroport de Narita. J'avais fait à mes amis, comme chaque année, la promesse de revenir au Japon dans l'été. Depuis quinze ans, je ne faisais que ça, j'allais et je venais entre le Japon et l'Europe, par amour du Japon, par fatigue de notre vieux monde fatigué, pour récupérer entre gratte-ciel et temples bouddhiques ou sanctuaires shintô l'énergie perdue dans les complications de la vie occidentale. Tout allait continuer, croyais-je, pendant de longues années, de la même manière que cela avait commencé quinze ans plus tôt, lors de mon premier voyage à Tokyo.

Je suis arrivé ici après vingt heures de voyage, complètement égaré. J'étais en fuite, affolé je cherchais un abri. Un endroit où aller. Des réponses. De Tokyo je n'ai rien vu. Sitôt descendu de l'avion, abruti par douze heures de vol, j'ai sauté dans un

train puis un bus. J'ai dormi la plus grande partie du trajet, parfois j'ouvrais l'*œil et le paysage* défilait derrière les vitres, à la fois irréel et inexplicablement familier. Très vite, la ville dense et illisible s'était désagrégée en banlieues, puis la campagne avait tout recouvert, jetant ses hameaux et ses temples au pied des montagnes, au milieu des champs, des plaqueminiers et des rizières. Où que porte mon regard j'étais saisi par une impression de déjà-vu. Il me semblait avoir déjà traversé ces lieux, les avoir rêvés, mais c'était peut-être la fatigue, le décalage horaire, cet état brumeux qui donne parfois au réel la texture d'un songe. Le bus s'est arrêté le long de la plage. C'était un jour de grande lumière, de ciel acide. La mer étincelait, bordée de sable pâle. Au bout de la plage se dressaient les falaises aveuglantes. En retrait, la station ne comprenait qu'un petit écheveau de rues que stoppaient les collines. Je suis entré dans le premier restaurant, j'étais épuisé, la carte était indéchiffrable et le serveur ne parlait pas un mot d'anglais, j'en aurais chialé. J'ai désigné une ligne de hasard et on m'a apporté des nouilles à la viande trempant dans de la soupe. Je n'avais rien avalé depuis deux jours, j'ai eu l'impression que manger apaisait ma fatigue, caressait mes nerfs. C'est là que j'ai vu Akira pour la première fois. Akira buvait un café en compagnie d'un jeune homme. Il avait remarqué mon sac et s'est approché de moi. Est-ce que je cherchais un endroit où me loger ? Je l'ai suivi jusqu'à la pension que tenait sa mère, une bâtisse en L et cernée d'arbres, blanche et coiffée de tuiles noires et courbes, dominant la ville et la baie. J'y ai pris une chambre et j'y suis resté. Un endroit calme et doux. A une

extrémité du bâtiment s'étendent les appartements de la patronne et de son fils, le hall d'accueil, la salle à manger et la terrasse donnant sur le jardin soigné, ses lanternes, son étang grouillant de carpes et couvert de nénuphars, bordé d'érables et de pins, clos par une haie de bambous. Puis ce sont les chambres, surplombant le bain extérieur, et le regard s'enfouit dans la profondeur des forêts. La mienne est une pièce presque nue : un large futon étendu sur les tatamis, un placard dont la porte coulissante est un tableau, composition délicate de motifs floraux corail et prune, une lampe posée à même le sol. Par la cloison de papier entre une lumière douce et chaude qui se dépose à l'opposé du lit, laissant ce dernier dans une pénombre suffisante. De ma fenêtre, j'aperçois la chambre d'Akira et, à l'étage inférieur, la terrasse de pierre luisante où s'encastre l'eau émeraude, si brûlante qu'au matin de la vapeur s'en échappe et mouille la grenouille ventrue de céramique qui veille sur les lieux. Je m'y suis baigné au lever du jour, encore engourdi du peu de sommeil que j'ai pu prendre. Je ne dors plus depuis si longtemps.

Et puis, un beau matin de mars 2011, j'allume la télévision dans un hôtel de Munich où je me trouve pour raisons professionnelles. Les images du tremblement de terre, puis du gigantesque tsunami qui vient de frapper le nord du pays défilent en boucle. Les déclarations alambiquées du gouvernement japonais. Le discours grave et juste de la chancelière allemande Angela Merkel. Bientôt résonnera la prise de parole étonnante du président de la République française, Nicolas Sarkozy : « L'accident de Fukushima n'est pas une catastrophe nucléaire. » Le

même président déclarera qu'il s'est rendu à Fukushima avec sa ministre de l'Ecologie, avant de se rétracter. Mais non, il n'y est pas allé personnellement. Branle-bas de combat à l'ambassade du Japon, où il faut expliquer le mensonge d'Etat, justifier, s'excuser. Un petit coup de griffe supplémentaire à l'image de la France. Elle n'est plus à ça près, la France, depuis quelques années.

Les jours qui suivent, j'essaye d'avoir des nouvelles de mes amis japonais. Akira va bien : il se plaint au téléphone des problèmes de transports dans la région de Tokyo. Pendant plusieurs mois, en effet, des séismes successifs secouent les gratte-ciel de la capitale nippone. Les bureaux sont chamboulés, les meubles se déplacent, les rayons se vident. Il faut pousser, replacer, ranger, organiser. Et voilà que ça recommence. Les lignes de métro sont régulièrement fermées pour raisons de sécurité. Il faut traverser la ville à pied. Akira ne vit pas à Tokyo même mais à Fujisawa, à quelques gares de la belle station balnéaire de Kamakura. Mais c'est la même chose. On dirait que la terre ne va jamais s'arrêter de trembler. C'est épuisant.

Mario, lui, était dans l'un des Shinkansen, les TGV locaux, qui ont disparu corps et âme. Une seule voiture n'a pas été emportée dans l'océan et avalée pour l'éternité : la sienne. Au total : cinq survivants sur l'ensemble de la voiture. Transporté d'urgence dans l'hôpital le plus proche – il était justement dans la région de Fukushima et plusieurs hôpitaux avaient disparu – il n'a pu joindre sa famille, et moi par la même occasion, que trois semaines plus tard. Tout le monde le croyait mort, ou plutôt « disparu », ce qui au total revient à peu près à la même chose,

incertitude en plus. La nouvelle fut évidemment un bonheur pour tous. Il était tout cassé, Mario, en petits morceaux, mais entier. Une sorte de meuble Ikea à remonter. Il s'est remis depuis et a ouvert un restaurant italien. Paradoxe pour un détenteur de la double nationalité japonaise et péruvienne.

Luka, à Kyoto, s'est senti préservé. Quand les réacteurs de la centrale nucléaire de Fukushima sont entrés en fusion les uns après les autres, libérant des quantités phénoménales de radioactivité dans l'atmosphère, les habitants du Kansai, comme lui, se sont sentis éloignés du danger. Quelques milliers d'habitants de Tokyo, effrayés par les informations ou parfois par le manque d'information, avaient déserté leurs maisons et leurs appartements pour rejoindre des familles au sud de l'île du Honshu. Je restais en relation presque quotidienne avec la plupart de mes amis japonais. Ma première envie : les rejoindre, participer à la reconstruction du pays, donner un peu de mon temps et de moi à cette civilisation qui m'a tant apporté depuis quinze ans. Mais tous m'ont découragé : pas la peine de prendre un tel risque. On ne savait pas trop quel était le taux de radioactivité à Tokyo. Les méthodes de calcul sont trop complexes, incompréhensibles par le grand public, et les normes supportables étaient changées régulièrement par le gouvernement pour donner le sentiment que tout risque était effacé. Le lobby du nucléaire à l'œuvre. En France, c'était l'inverse. La présidente d'Areva refusait de vendre des centrales à bas coût dans les pays pauvres par « devoir moral » quand l'état français le lui demandait. Upside down, the way you *take me*... Cela me ramène en mémoire cette vieille chanson de Diana Ross dans les années 1980.

J'ai donc suivi l'affaire de Fukushima dans la presse internationale pendant les mois qui ont suivi, annulé ma venue à Tokyo l'été 2011, offert les droits d'un de mes livres à la reconstruction du Japon par l'intermédiaire d'une association humanitaire. Inutile bien sûr : le Japon n'avait pas besoin d'argent. Les autochtones ont rapatrié une bonne partie des investissements nombreux effectués à l'étranger. Le rachat massif de yens a eu pour effet une remontée de la valeur de la monnaie locale au détriment notamment de l'euro. Du coup, mes vacances vont me coûter plus cher que d'habitude. Inutile, c'est vrai. Mais j'avais besoin, égoïstement, de faire quelque chose pour ce pays que j'aime, pour ses habitants qui m'émeuvent toujours, et je ne voyais pas quoi d'autre. Je ne voyais vraiment pas quoi d'autre.

Il y a eu aussi le livre d'Anne Lauvergeon, qui constitue en quelque sorte le dernier rebondissement national très indirect de l'affaire de Fukushima. L'ex-patronne d'Areva dénonce il y a quelques mois dans un entretien publié par l'hebdomadaire L'Express les méthodes du PDG d'EDF, Henri Proglio, et révèle certaines de ses conversations avec Nicolas Sarkozy, qui lui avait proposé un ministère en 2007. « Henri Proglio est arrivé en se proclamant capitaine [de l'équipe de France nucléaire], en refusant systématiquement de passer le ballon et en taclant ses coéquipiers », déplore Mme Lauvergeon. « A peine nommé, il a critiqué publiquement la filière, qu'il connaissait fort peu, prônant le démantèlement d'Areva », ajoute l'ex-patronne du groupe nucléaire français.

Anne Lauvergeon publie un livre intitulé *La femme qui résiste*, dans lequel elle revient sur son parcours à

la tête du groupe et sur son éviction, en 2011. Elle critique par ailleurs les relations du président de la République avec M. Proglia. « Saura-t-on un jour pourquoi le patron d'EDF a eu ainsi table ouverte à l'Élysée durant tout ce quinquennat ? Regardez encore, la semaine dernière, les résultats de l'appel d'offres de l'Etat pour 10 milliards d'euros dans l'éolien offshore », s'interroge l'ancienne sherpa de François Mitterrand.

Evoquant ses propres relations avec Nicolas Sarkozy, elle confie avoir décliné en 2007 une offre du président, alors nouvellement élu, de la nommer au ministère de son choix. « Il ne composait pas un gouvernement, il recrutait pour un casting ! » explique-t-elle. « Je crois au volontarisme du temps long, pas au volontarisme de l'instant, prétexte à une agitation médiatique. » Selon Anne Lauvergeon, Nicolas Sarkozy, qui a finalement été candidat à un second quinquennat, lui avait confié au début de 2007 « qu'il ne ferait qu'un mandat, puis qu'il irait gagner de l'argent chez Bouygues ».

Anne Lauvergeon n'épargne pas non plus Alexandre de Juniac, l'actuel PDG d'Air France et ancien directeur de cabinet de Christine Lagarde à Bercy. Elle rapporte que Nicolas Sarkozy lui a proposé, lors d'un entretien, la direction d'Air France. « J'ai refusé, en m'étonnant, puisque Alexandre de Juniac, un de ses grands amis, était candidat pour le poste. Il m'a dit : Alexandre est un ami, mais il n'a pas le niveau, il ne sera jamais président d'Air France. Il faut être sérieux », raconte-t-elle.

Anne Lauvergeon reproche au président d'avoir « laissé s'organiser un système de clan, de bandes et de prébendes » dans la filière nucléaire française.

« Ce système a fait la promotion d'un nucléaire bas de gamme à l'international et proposé de transférer nos droits de propriété intellectuelle mondiaux aux Chinois et de vendre du nucléaire à des pays où ce n'est pas raisonnable », ajoute celle qui avait gagné le surnom d'« Atomic Anne ». Elle cite en particulier le cas de la Libye, à laquelle Nicolas Sarkozy avait proposé en juillet 2007 de vendre un réacteur nucléaire, notamment pour dé-saliniser de l'eau de mer, après la libération d'infirmières bulgares détenues par les autorités libyennes.

Anne Lauvergeon dit qu'elle s'est opposée « vigoureusement » à la vente d'équipements nucléaires à la Libye. « Nous jouions à fronts renversés », explique-t-elle. « L'Etat, censé être plus responsable, soutenait cette folie. Imaginez, si on l'avait fait, de quoi nous aurions l'air maintenant ! » « Pourtant, quelle insistance ! A l'été 2010, j'ai encore eu, à l'Elysée, une séance à ce sujet avec Claude Guéant et Henri Proglio », ajoute-t-elle, en citant les noms du secrétaire général de l'Elysée de l'époque et du PDG d'EDF, avec qui ses relations sont notoirement mauvaises.

Le gouvernement et les médias français ont particulièrement insisté sur l'incurie du gouvernement japonais dans l'affaire Fukushima. Pas faux. Mais souvenons-nous du mensonge de l'état français à l'époque du drame de Tchernobyl. Quand l'Allemagne interdisait certains produits à la consommation, lait et champignons notamment, sous prétexte de radioactivité trop forte, la France préférait fermer les yeux et nier le danger. Aujourd'hui, le projet du réacteur Astrid, qui marque sans le dire le retour de Superphénix, peut à juste titre être considéré

comme un délire nucléaire. L'industrie nucléaire va de déconvenue (en France : Superphénix, EPR) en catastrophe (Tchernobyl, Fukushima). Elle a donc besoin de faire croire qu'elle progresse malgré tout. C'est ainsi que, en l'an 2000, est né de façon parfaitement artificielle le concept de « réacteurs nucléaires de 4<sup>ème</sup> génération ». Les vieux réacteurs des années 50 et 60 ont été rebaptisés a posteriori « réacteurs de première génération » et ceux des années 70 et 80 « de deuxième génération ».

La prétendue « troisième génération » a été inventée pour désigner les réacteurs plus récents (EPR, AP 1000), qui sont pratiquement identiques aux précédents et dont aucun ne fonctionne à ce jour. Enfin, une fumeuse « 4<sup>ème</sup> génération » désigne des réacteurs littéralement magiques car aptes à régler la quasi-totalité des problèmes rencontrés à ce jour.

En réalité, une fois mis à part quelques projets « exotiques » qui n'existeront jamais ailleurs que sur le papier, cette « 4<sup>ème</sup> génération » est tout simplement une énième tentative de faire fonctionner des surgénérateurs. L'industrie nucléaire mondiale échoue consciencieusement dans cette voie... depuis 60 ans : cette prétendue « 4<sup>ème</sup> génération » existait déjà aux débuts de l'ère nucléaire !

Souvenons-nous : quinze ans avant Fukushima, le Japon a connu un accident grave dans sa tentative de surgénérateur à Monju. La France a aussi connu dans ce domaine une déconvenue gigantesque avec l'échec retentissant et ruineux de Superphénix. De fait, l'opinion publique n'accepterait sûrement pas que le CEA gaspille des milliards dans une nouvelle tentative. Alors le CEA change le nom – bonjour « Astrid » ! – et l'emballage (« 4<sup>ème</sup> génération »),

mais il s'agit encore et toujours d'essayer de faire fonctionner « un réacteur à neutrons rapides refroidi au sodium ».

Astrid n'est donc que le retour de Superphénix qui, comme prévu par la légende, renaît encore de ses cendres. Un nouvel échec est inévitable mais, d'ici là, beaucoup de gens et d'entreprises se mettront de l'argent dans les poches, à commencer par Bouygues, inévitable partenaire de toutes les pollutions...

Le projet Astrid, initié par Jacques Chirac et prolongé par N. Sarkozy, continuera-t-il sous François Hollande avec l'aval du gouvernement PS-Verts ? La question reste posée. Aujourd'hui, 10 août 2012, je suis donc particulièrement ému, dans la salle d'embarquement de l'aéroport de Lyon Saint-Exupéry, de prendre le vol LH 1075 pour Francfort. De là, je m'envolerai pour le pays de Mishima et de Kawabata. Enfin.

Les onze heures de vol entre Francfort et Tokyo passent en un éclair. Le temps se contracte. J'ai fait tant de fois ce voyage. C'est comme si je reconnaissais chaque nuage. Bien sûr, tout change. J'ignore comment je vais retrouver ce pays, un an et demi après la catastrophe de Fukushima, les centaines de milliers de morts, les villes rasées, les évacuations des zones irradiées, les mensonges de Tepco, la société qui gère les centrales nucléaires, les atermoiements d'un gouvernement dépassé, la langue de bois. La seule chose que je sache sur le futur, c'est qu'il sera différent. On redoute qu'il ne soit identique. C'est pourquoi il faut célébrer les changements qui sont autant de nouvelles naissances. Celui qui ne risque rien ne vit rien, ne fait rien, n'a rien.

Le seul véritable échec, ce serait de ne pas essayer. Il fallait que je revienne. La mesure du succès, c'est de savoir comment nous parvenons à gérer nos déceptions. Il faut se souvenir qu'en fin de compte tout finit toujours par s'arranger. Tout s'arrange, disait Cocteau, sauf la difficulté d'être, qui ne s'arrange pas. Tout finit toujours bien. Si ce n'est pas bien, c'est que la fin n'est pas encore advenue. Une belle leçon d'espoir que pratiquent beaucoup les Japonais mais qui vient de la Chine et, plus loin, de l'Inde.

Alors réjouissons-nous : ce n'est pas encore fini. Je continue de me lever le matin, de faire de mon mieux toute la journée durant, et rien d'autre ne compte. Il m'a fallu des années et de nombreux séjours au Japon pour considérer la vie comme un privilège et non comme un droit. Peut-être est-ce là la raison ou la condition du bonheur qu'à force de chercher on finit par ne jamais trouver. Il est cependant des ambitions plus nobles.

Ainsi, quand nous pleurons ceux qui ont disparu, que pleurons-nous ? L'autre qui n'est plus, ou notre propre désarroi face à l'absence ? Une question se pose alors : notre voyage a-t-il été assez long pour que nous soyons prêts à les rejoindre ?

**Samedi 11 août 2012.**

7h00. Heure locale. L'avion descend sur Tokyo. Le commandant annonce un temps gris et pluvieux. Je crois déjà sentir sur mon visage la caresse de l'air tiède et moite, entendre le grésillement continu des cigales qui occupent chaque recoin de verdure, si modeste soit-il, depuis des temps immémoriaux.

Aucune attente au contrôle des passeports, pas plus que pour récupérer les bagages, ni pour le passage en douane. Le jeune douanier émet un sifflement qui me surprend quand il voit les tampons japonais successifs sur mon passeport. « Oh ! Vous aimez notre pays ? » me dit-il en anglais avec un accent très prononcé. Je souris. « Je le crois. » Me voici dans les couloirs de Narita Airport. Je suis frappé une fois de plus par la qualité du silence qui règne dans cette cathédrale immaculée. Le Keisei Skyliner que je prends pour Ueno Station fait l'objet à son arrivée en gare d'un nettoyage en règle. Les sièges se tournent automatiquement pour se mettre dans le sens de la marche. Il en sera de même à destination. Pas la moindre trace de poussière sur le carrelage bleu nuit du sol, ni sur les sièges en tissu noir. Aseptisé, disent les critiques du Japon Mais « l'aseptisé » c'est le propre des sales.

Le Skyliner traverse un paysage de forêts et de poutrelles métalliques. De ponts en béton qui enjambent les voies. De maisons en contreplaqué reliées par des câbles électriques qui composent un réseau étroit et aérien. Le train s'arrête de nouveau quelques secondes après son départ. Nous sommes au terminal 2 de l'aéroport. Il ne fera aucune halte jusqu'à Tokyo. D'abord à la station de Nippori puis à celle d'Ueno qui est son terminus. Je passe directement du train au métro et gagne la ligne Hibiya qui me conduit jusqu'à Iriya, la station la plus proche de mon hôtel, le Sakura Ryokan. Je parcours les derniers mètres à pied sur Kototoi Dori.

Je croise un camion de ramassage des ordures. Le tri sélectif est très développé au Japon. On ne trouve pas à Tokyo de ces grosses poubelles qui encombrant

les trottoirs parisiens. Seulement des petits sacs plastiques transparents qui contiennent chacun des ordures d'un type différent. Par exemple, un cahier à spirale doit être démantelé avant d'être jeté : le papier d'un côté, la spirale métallique de l'autre. Le ramassage se double d'un contrôle que permet le caractère transparent du plastique. Si vous avez commis une erreur, votre sac reste sur le trottoir, avec une étiquette explicative. Pas très valorisant vis-à-vis de vos voisins. Bien sûr, le camion de ramassage est d'une propreté que nos bus envieraient. La tenue de rigueur des employés est un uniforme bleu ciel. Il se doit lui aussi d'être aussi pur qu'une source de haute montagne.

Au Sakura Ryokan, M. Suzuki appelle son épouse : ils me saluent bien bas et semblent heureux de me revoir, ce qu'ils expriment à grands renforts de « Christian-san ». Je remplis ma fiche et monte dans ma chambre, la 302. J'ai lu des tas d'articles en France sur la pénurie d'énergie au Japon depuis que les réacteurs nucléaires ont été fermés dans la foulée de Fukushima. C'est pourtant le même joyeux gaspillage qui sévit : lumières allumées partout, y compris en plein jour, même les panneaux publicitaires qui agrémentent le paysage des grandes avenues. Dans ma chambre, la climatisation est à 15°C, ce qui est très agréable quand on débarque de la moiteur du dehors, mais qui ferait bondir un écologiste. Je me couche pour faire une sieste très brève, n'ayant pas fermé l'œil depuis près de 24h00.

C'est une nuit sans lune et c'est à peine si l'on distingue l'eau du ciel, les arbres des falaises, le sable des roches. Seuls scintillent quelques lumières, de rares fenêtres allumées, une dizaine de

lampadaires le long de la plage, deux autres aux abords du sanctuaire, le néon d'un bar, un distributeur de boissons, myriade de canettes multicolores sous l'éclairage cru. Plus grand monde ne s'attarde à cette heure. La fin de l'été a avalé les touristes, les dernières cigales crissent dans les jardins de la pension, nous sommes fin septembre mais il fait encore tiède. Par la baie entrouverte monte la rumeur du ressac. S'y mêlent le froissement des feuilles, le balancement des bambous, les craquements des cèdres. Les singes se sont tus peu après la tombée du jour, tout à l'heure ils hurlaient de panique, puis l'obscurité a tout recouvert et ils ont renoncé. Je rentrais des falaises par ce chemin sinueux que j'emprunte depuis déjà six jours. Sous la voûte des grands arbres où se croisaient les premières chauves-souris et les dernières buses, au milieu des fougères et des tapis de mousse, je longuais des lanternes déjà familières, des rosa rugosa encore fleuris, des camélias aux feuilles luisantes, des érables encore verts, des maisons de bois par les fenêtres desquelles se devinaient des mobiliers à ras du sol, des cloisons de papier, l'écru blond des tatamis. Il n'était pas sept heures, mais déjà des repas s'y préparaient, répandaient leurs parfums moites de bouillon et d'algues, de thé vert et de soja. Trois gamins en tenue de base-ball me suivaient en bavardant, la batte sur l'épaule. Ils ont bifurqué dans mon dos sans que je m'en aperçoive, quand je me suis retourné il n'y avait plus personne, j'aurai aussi bien pu avoir été filé par des fantômes.

Puis je prends une douche glacée et avale un thé vert. Me voilà paré pour affronter la capitale nippone.

Il est quinze heures quand je sors de mon hôtel pour plonger dans la torpeur estivale. Torpeur est bien le mot. L'air est si chaud et surtout si humide que chaque pas devient pesant comme si l'on marchait dans la chanson Estate, reprise par Nougaro dans les années 1970 sous le titre Un Eté. Je remonte Kototoi Dori en direction de la Sumida, le fleuve nourricier qui traverse Tokyo, aboutissant à la partie la plus commerçante du quartier d'Asakusa. Asakusa est connu des touristes pour son temple bouddhiste, le Sensô-ji, dédié à la déesse bodhisattva Kannon. Le temple avec sa pagode à cinq étages se dresse au bout d'une grande allée commerçante. Dans tout le quartier prospèrent un grand nombre de petites boutiques et restaurants. J'aime particulièrement les petites tavernes dont les longues tables sont dressées à même la rue – pas de trottoirs dans la plupart des voies de Tokyo, juste un simple marquage au sol pour distinguer la zone piétonnière de la zone autos. On y commande au fur et à mesure des plats de tailles diverses qu'on fait cuire ou griller devant vous, poisson, viande ou légumes. Je furette dans les boutiques de poterie et de céramique, d'estampes anciennes, de bibeloterie en tous genres, de kimonos, de vieux livres poussiéreux...

Un peu excentré par rapport au reste de la ville (et surtout son centre très vivant et moderne dont Shinjuku, Shibuya et Roppongi sont les quartiers les plus représentatifs), Asakusa n'en demeure pas moins un quartier très prisé des touristes : on y trouve de nombreux hôtels, dont la plupart sont moins chers qu'ailleurs en ville, et les restaurants et petites échoppes artisanales sont nombreux et accueillent volontiers (si ce n'est en priorité) les touristes.

C'est ici qu'il faut se rendre pour visiter les boutiques d'ustensiles de cuisine, fréquenté à la fois par les professionnels de la restauration, et par le badaud désireux de ramener un souvenir typique du Japon : céramiques, bols, baguettes, théière, verres etc. il y a un choix très impressionnant de produits. C'est également dans cette rue que se trouvent les boutiques de faux aliments en cire, ça vaut le détour. Mais bien sûr ces représentations impérissables et très réalistes sont bien plus chères que leurs originaux périssables.

Sur le toit d'un building situé de l'autre côté du fleuve Sumida, se trouve la flamme de l'immeuble de la brasserie Asahi conçue par Philippe Starck. Bien qu'elle fût censée à l'origine représenter à la fois une bulle de bière qui s'élève et une flèche pointée vers l'avenir, les japonais la voient en général comme une grande crotte de chien : la ville n'a pas autorisé son positionnement vertical, considérant que l'ensemble dépassait les hauteurs autorisées de l'époque, la statue est restée ainsi couchée depuis. Asakusa est resté très traditionnel et malgré le tourisme de plus en plus intense, le quartier conserve son patrimoine culturel sans trop le dénaturer. Ainsi, Asakusa possède un hanamachi abritant une vingtaine de geishas, mais le lieu n'est pas devenu une sorte de zoo à touristes comme dans le quartier d'Akasaka : seules les personnes désirant nouer un lien durable avec les geishas ont le droit d'entrer. Enfin, tous les ans au mois d'août se déroule un carnaval de samba appelé Asakusa Samba Carnival.

Dans Kappabashi Dori, à deux pas de mon hôtel, j'achète des tasses à thé japonaises en raku pour S. qui souhaite désormais prendre son thé vert dans de la